

LE SOUPIR DU TURC ASSIS ENTRE DEUX CHAISES

Nedim Gürsel

Ecrire est une expérience qui isole. La feuille blanche exige la solitude, ce terrible recueillement à la clarté déserte d'une lampe qui donnait le vertige à Mallarmé. Celui-ci n'a pu surmonter l'épreuve qu'en écartant la lampe : « On n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur ». Et Kafka, qui n'était « rien d'autre que littérature », selon ses propres termes, parle à Felice d'un singulier projet : s'installer avec une lampe et ce qu'il faut pour écrire au cœur d'une vaste cave isolée. « On n'est jamais assez seul lorsqu'on écrit, dit-il, lorsqu'on écrit il n'y a jamais assez de silence autour de vous, la nuit est encore trop peu la nuit ».

Bien que j'habite Paris depuis plus de vingt-cinq ans - un quart de siècle n'est pas rien dans la vie d'un mortel même s'il est écrivain ! - j'ai l'impression d'habiter la cave où la lampe de Kafka reste toujours allumée. A vrai dire je n'habite pas une ville ni un pays, mais deux langues. Ou plutôt, je peux dire à présent, ayant derrière moi une quarantaine de livres écrits en turc et quelques-uns en français que je me retrouve entre deux langues, comme on peut être assis entre deux chaises. Cette double appartenance n'est pas facile à vivre. Et je me demande parfois si l'on peut vraiment la surmonter, c'est-à-dire exister à la fois dans deux univers linguistiques radicalement différents. Dans *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty met l'accent sur l'impossibilité d'une telle situation :

Nous pouvons parler plusieurs langues, mais l'une d'elle reste toujours celle dans laquelle nous vivons. Pour assimiler complètement une langue, il faudrait assumer le monde qu'elle exprime et l'on n'appartient jamais à deux mondes à la fois.

Le turc est ma cave où je suis dans l'écriture comme le noyau dans le fruit. J'écris dans ma langue maternelle et cela me rassure. Pourtant je suis traversé dans ma vie quotidienne par la langue française qui me hante. Parfois, elle parvient à briser les murs de ma cave et déclenche dans mon écriture un mécanisme irréversible, une sorte de déchirure. Je n'arrive plus à maîtriser les règles de ma langue. Je veux dire par là que la langue française, ce lieu d'exil par excellence, commence à structurer mes phrases, qu'elle bouleverse ma syntaxe alors que je continue d'écrire en turc. Ainsi, je reste accroché aux mots de mon enfance que la pratique quotidienne du français libère en moi, pour résister au flot de l'actualité. C'est, je crois, à la définition que Brodski donne de l'écrivain exilé que ma situation ressemble le plus :

Pour les gens de notre profession, l'état d'exil est avant tout un événement linguistique. Projeté dans un ailleurs, l'écrivain se réfugie chez sa langue maternelle. Pour ainsi dire, sa langue, qui était son épée, passe à être son bouclier, son navire spatial. Ce qui commença par être une affaire privée et intime avec sa langue finit par devenir, en exil, son destin, avant même qu'elle ne devienne une obsession ou un devoir.

Dans ce sens, je pourrais dire que ma langue maternelle est devenue une obsession pour moi et le français un devoir. Certes, il arrive à un écrivain vivant dans un autre pays que le sien de changer de langue, comme Conrad, Istrati, Beckett, Tzara, Nabokov, Semprun, Bianciotti ou Cioran. Un essai de ce dernier intitulé « Les avantages de l'exil » illustre parfaitement les difficultés de cet état, mais aussi les possibilités d'enrichissement et d'épanouissement qu'il engendre. Cioran écrit encore ceci dans « Exercices d'admiration » :

J'aurais dû choisir n'importe quel autre idiome, sauf le français, car je m'accorde mal avec son air distingué, il est aux antipodes de ma nature, de mes débordements, de mon moi véritable et de mon genre de misères. Par sa rigidité, par la somme des contraintes élégantes qu'il représente, il m'apparaît comme un exercice d'ascèse ou plutôt comme un mélange de camisole de force et de salon. Or c'est précisément à cause de cette incompatibilité que je me suis attaché à lui.

Pour moi le choix, certes non définitif, fut d'abord lié au souvenir de mon père qui était professeur de français. Il s'agit donc d'un choix affectif et non d'incompatibilité. J'ai dépassé depuis longtemps déjà l'âge qu'avait mon père à sa mort. Mais je me souviens encore d'une carte postale qu'il nous avait envoyée de l'étranger. « Je suis à Paris, écrivait-il, voici la vue que j'ai de ma chambre d'hôtel ». Je ne pouvais certainement pas savoir à cette époque que la « vue » que l'on avait depuis une fenêtre de l'Hôtel Select, c'était la place de la Sorbonne. Comme j'ignorais qu'une nuit, bien des années plus tard, un roman que j'avais commencé en français sans pouvoir le terminer - l'histoire d'un Télémaque moderne partant à la recherche de son père dans Paris - allait m'entraîner jusqu'à l'hôtel Select. Cette nuit-là, au lieu de rentrer chez moi, j'étais descendu dans cet hôtel et, dans une chambre du troisième étage, j'avais voulu vivre la trace de mon père, cet homme aux cheveux blonds frisés qui depuis longtemps ne vivait plus que sur des photos et dont je me souvenais confusément. Je ne réussirai jamais à savoir ce qu'il faisait, comment il vivait dans cet hôtel où il passa plusieurs années. Mais la curiosité éveillée en moi par la carte postale en couleurs qu'il envoya en Turquie dure encore. Je venais juste d'apprendre à lire. Et je n'avais pu que déchiffrer le nom de la ville où mon père était parti pour approfondir ses connaissances de français mais grâce à l'aide de ma mère, le texte écrit au dos de la carte avait pris tout son sens. La place de la Sorbonne, déjà à cette époque, était entrée dans ma vie. Comment aurais-je pu savoir que cette place me serait plus tard essentielle et qu'elle deviendrait progressivement le lieu autour duquel s'organiserait mon existence quotidienne à Paris ! Depuis plus de trente ans, je m'y rends une fois par semaine pour participer à la réunion de notre équipe du C.N.R.S. Mais auparavant, à l'époque où je préparais ma licence, puis mon doctorat, je passais par là presque tous les jours. Je fréquentais les librairies des deux côtés de la place et enviais les

écrivains de langue française. Curieusement c'est au café Ecrivitoire, place de la Sorbonne que j'ai osé rédiger quelques années plus tard mon premier texte en français. Oui, le premier, si l'on excepte les cinq cents pages de ma thèse oubliée au fond d'un tiroir et les nombreux articles parus dans la presse ou dans des revues universitaires. Depuis, aussi paradoxal que cela paraisse, c'est en français que j'écris la plupart de mes essais sur la littérature turque mais, pour ce qui est de la fiction proprement dite, c'est-à-dire mes nouvelles, mes romans et mes récits de voyage, je reste attaché aux sonorités de ma langue maternelle. Je n'irai pas donc jusqu'à dire comme Montaigne, maire de Bordeaux, qui affirme que c'est Paris qui a fait de lui un Français. Cette ville que j'ai découverte à travers Baudelaire et Apollinaire avant de m'y installer définitivement n'a pas fait de moi un Français, – pas encore ! – mais un écrivain, « le plus français des écrivains turcs » comme a dit Jean-Luc Douin dans le journal *Le Monde*.

« S'il est un mot qui me hante en ce moment, écrivais-je dans un de mes livres en évoquant le souvenir de Sartre, que j'avais vu pour la première fois au café Liberté près d'Edgar Quinet, c'est en français que je l'écris car il me brûle les lèvres quand je le prononce en turc. Je ne l'écris pas sur mes cahiers d'écolier, ni sur « l'espoir sans souvenir », comme dit le poète, mais sur l'absence du temps. Il a fallu que je quitte Istanbul sans espoir d'y retourner un jour, et, une fois en terre d'exil, séparé des miens et coupé de ma langue maternelle, il a fallu que j'erre fiévreusement de ville en ville pour comprendre le sens profond de ce mot : liberté (...). Je l'écris en français car je le dois à la France qui m'a accueilli quand, à minuit, sur des tanks, les loups pénétraient dans ma ville bien-aimée, Istanbul. Je le dois aussi à mon père, professeur de français dont la voix qui s'est tue trop tôt résonne encore en moi : « Tu écriras un jour ».